

FULL HOUSE PRÉSENTE

VOTRE TRAVAIL CONSISTE À LIVRER LES MALLETES
QUE NOUS VOUS FOURNIRONS. VOUS DEVREZ
SCRUPULEUSEMENT RESPECTER
UNE SEULE ET UNIQUE CLAUSE :
**NE JAMAIS OUVRIR
LA MALLETTE**



JÉRÉMIE RENIER

LA CONFRÉRIÉ DES LARMES

UN FILM DE JEAN-BAPTISTE ANDREA

FULL HOUSE PRÉSENTE

JÉRÉMIE RENIER

LA CONFRÉRIÉ DES LARMES

UN FILM DE JEAN-BAPTISTE ANDREA

AVEC

**AUDREY
FLEUROT**

**MÉLUSINE
MAYANCE**

AVEC LA PARTICIPATION DE

**ANTOINE
BASLER**

ET DE

**BOULI
LANNERS**

SORTIE LE 9 OCTOBRE 2013

DURÉE : 1H40 – VISA 127.858 – 1.85 – 5.1

DISTRIBUTION

REZO FILMS

29, RUE DU FAUBOURG POISSONNIÈRE
75009 PARIS
TÉL. : 01 42 46 96 10 / 12
FAX : 01 42 46 96 11
MATÉRIEL PRESSE ET PUBLICITAIRE
DISPONIBLE SUR WWW.REZOFILMS.COM

PRESSE

LE PUBLIC SYSTÈME CINÉMA
ALEXIS DELAGE-TORIEL & AGNÈS LEROY
40, RUE ANATOLE FRANCE
92300 LEVALLOIS PERRET
TÉL. : 01 41 34 21 09
ALERROY@LEPUBLICSYSTEMECINEMA.FR

SYNOPSIS

À Paris, Gabriel, la trentaine, élève seul sa fille Juliette. Ancien flic retiré des affaires suite à un drame personnel, l'homme a du mal à joindre les deux bouts. Un jour, une ancienne connaissance lui propose un travail bien rémunéré. S'il accepte le marché, Gabriel doit livrer des malles à travers le monde pour des commanditaires anonymes. Les termes du contrat sont clairs : il ne doit poser aucune question sur le contenu des valises et ne jamais essayer de les ouvrir.

Intrigué et persuadé que ce job le fera sortir de son impasse financière, Gabriel se lance dans l'aventure. D'Istanbul à Bruges en passant par la Chine, il saute d'avion privé en avion privé avec sa mystérieuse cargaison. L'argent ne tarde pas à affluer. Gabriel est un homme pressé certes, mais riche. Si sa fille se plaint de ce père désormais absent, il ne peut enrayer une machine qui l'étouffe de plus en plus.



©FULL HOUSE - ÉTIENNE BRAUN

JEAN-BAPTISTE ENTRETIEN AVEC ANDREA

Le film est un scénario original. Comment avez-vous imaginé cette histoire tordue ?

J'ai co-écrit LA CONFRÉRIE DES LARMES avec Gaël Malry. On se connaît depuis longtemps mais c'est la première fois que nous collaborons ensemble sur un script. Il foisonne d'idées. C'est lui qui m'a incité à faire un film en France. Mes deux premiers longs métrages (DEAD END, BIG NOTHING) ont été réalisés aux États-Unis. Personnellement, mon imaginaire est tellement imprégné de culture anglo-saxonne que je ne voyais pas quoi raconter d'original en France. Gaël m'a immédiatement dit : "je te propose 10 pitches, tu choisis celui que tu veux que nous développons !" L'une de ces histoires m'a paru suffisamment étrange pour que je m'y arrête. Il était question d'un objet banal, du quotidien, vendu aux enchères à des prix mirobolants. On est partis de ce paradoxe pour créer la trame d'un vrai thriller. De cet objet dont je ne peux révéler l'identité est venu l'idée du titre, LA CONFRÉRIE DES LARMES. J'aime son côté énigmatique et poétique qui

permet le fantasme. Il fallait être capable d'intriguer sur la seule promesse d'un titre et d'une histoire volontairement barrée. LA CONFRÉRIE DES LARMES est avant tout un film sur la folie. Il ne s'inscrit pas dans un genre précis. Le dénouement par exemple, n'avait pas vocation à être trop rationalisé mais devait suggérer tout un éventail d'émotions. L'intrigue touche à plein de mythes sans que je n'aie eu besoin de mettre un nom dessus.

Qu'est-ce qui, selon vous, fait de LA CONFRÉRIE DES LARMES un film français ?

Je ne pense pas qu'il y ait des thrillers "français" et des thrillers d'autres pays. Il y a juste qu'à un certain moment, on peut faire un film dans un pays donné ou pas. Il y a dix ans, le film aurait été plus difficile à monter car il fait appel à un imaginaire qui jusque-là, se voyait davantage dans le cinéma américain. Il y a dix ans, LA CONFRÉRIE DES LARMES aurait été un film américain ou n'aurait pas existé. Mais le public a changé, le film a été

fait en France, avec des acteurs français, en langue française. Il est donc français par définition! Là où il ne le serait pas, c'est si l'on entend par "cinéma français" un cinéma uniquement axé sur le social, la réalité. Mais je pense que cette définition - une nouvelle fois vraie à l'époque où j'ai fait mon premier film - est devenue réductrice. J'ajouterais également que le sujet du film fait appel à un univers éminemment français...

En tant que thriller psychologique, LA CONFRÉRIÉ DES LARMES répond à un certain nombre de codes. Comment avez-vous composé avec les figures imposées ?

Le profil extérieur de mon héros est a priori assez classique : un ancien flic qui, à la suite d'un drame personnel, s'est perdu et a fini par sombrer dans un dénuement presque total. Pour autant, je voulais que ça reste en surface. À aucun moment, je ne donne des éléments qui expliqueraient le processus de cette déchéance. J'ai volontairement supprimé du scénario tout ce qui se rattachait à son passé. Des flashbacks avec sa femme par exemple auraient alourdi l'ensemble et détourné le récit de son objectif. J'évoque brièvement au détour d'une séquence les origines de son drame personnel, sans m'arrêter. J'aime cette liberté de proposer au spectateur un personnage avec ses failles sans être obligé de les justifier. Aux États-Unis, les producteurs auraient imposé des explications ! Tout ici est suggéré. Dans la vie, nous rencontrons des gens et ne savons souvent rien de leur passé. Le rapport du spectateur avec Gabriel devait ressembler à ça. Il fallait pouvoir laisser place à l'imaginaire, cela permet de se créer son propre univers. LA CONFRÉRIÉ DES LARMES est un thriller. À chacun de voir dans quel "genre" il le place.

Le scénario du film nous maintient en permanence dans le présent. Cela crée une plus forte empathie avec Gabriel...

Effectivement. Passé et futur sont absents. Il n'y avait pas de place pour eux car Gabriel est constamment dans l'action. Voilà pourquoi beaucoup de choses restent insaisissables.

Mon leitmotiv durant l'écriture et le tournage était : ne jamais quitter d'une semelle mon héros. Je ne vois que ce qu'il voit, je n'entends que ce qu'il entend. Rien d'objectif, tout est subjectif. La caméra se devait donc d'être très près de lui. Cela m'a empêché de me disperser. Cette immersion totale permet de tenir en haleine le spectateur. Gabriel est dans 99 % des plans. Les premiers spectateurs du film me disaient en sortant : "j'ai l'impression d'avoir couru tout le film !", c'est le plus beau des compliments.

Le hors-champ qu'implique cette immersion crée l'angoisse...

J'ai choisi de filmer en format 1.85 plutôt qu'en 2.35 et donc de créer un hors-champ considérable. C'était idéal pour rester au plus près de mon personnage. J'ai été surpris d'apprendre que Spielberg avait tourné IL FAUT SAUVER LE SOLDAT RYAN en 1.85 alors que j'avais en tête du cinémascope, une image très ample ! Plus vous êtes collé à votre personnage, moins vous voyez ce qu'il y a autour. C'est effectivement très angoissant.

Si le film est très mondialisé (Turquie, Chine, Belgique...), Paris reste néanmoins son poumon. Comment avez-vous envisagé votre mise en scène à partir d'un territoire aussi identifiable ?

Je ne voulais surtout pas filmer Paris comme un musée ! Lorsque je montre la Tour Eiffel, c'est justifié par l'intrigue. Pour le reste, je montre une ville assez crade, presque anonyme. Paris ressemble ici à n'importe quelle mégalopole. Il ne fallait pas que le spectateur puisse identifier un quartier, sache s'il est en périphérie ou dans le centre. J'aime que l'on ne sache pas trop où l'on est. L'univers urbain devait rester hostile, car il est perçu comme tel par Gabriel. Tout l'univers visuel du film est une projection de son mental. Un personnage en détresse a tendance à voir les choses de façon plus géométrique, précise... J'ai donc essayé de jouer subtilement avec l'architecture mais aussi les couleurs. J'ai, par exemple, réservé la couleur rouge - symbole du danger et du sujet même de l'histoire - à des moments très précis du

film (café de l'Opéra, la salle des verres à Bruges...) qui indiquent l'irruption du danger dans la vie de Gabriel. En revanche, j'ai évité les filtres pour créer des teintes trop artificielles à l'image. Cela se fait beaucoup et aplatit considérablement les choses. Pour revenir à l'univers urbain dans son ensemble, je voulais déréaliser au maximum la ville. J'aime beaucoup la façon dont les cinéastes coréens filment Séoul. C'est beau, chiadé et pourtant très menaçant. Mon image ne devait pas être laide, sans pour autant faire du beau pour du beau.

Le rythme du film est entièrement conditionné par les mouvements intérieurs et extérieurs de Gabriel. Était-ce dur à tenir ?

Deux choses sont primordiales pour définir le rythme d'un film : le montage, évidemment, et l'univers visuel. Au départ, mon personnage est à la dérive, mes plans sont donc à son image : incertains, sombres, fermés, flottants, mouvants... Il y a beaucoup de plans chez lui, un lieu volontairement peu sexy à cadrer. C'est un quotidien assez triste. Ainsi, lorsqu'il est dans la rue avec sa fille, il y a très peu de profondeur de champ. Le bruit autour est un brouhaha constant. Le temps à ce moment-là est dilaté à la façon d'un élastique que l'on tend à son maximum. Soudain, il finit par lâcher et va créer une

rupture. Ainsi, lorsque Gabriel accepte sa mission et commence à gagner de l'argent, l'image devient plus posée, le cadre, plus photographique. D'un coup, il prend des avions privés, conduit une grosse voiture, se retrouve dans des lieux glamours... Il y a une certaine clarté et une pureté qui devaient se révéler progressivement. En faisant corps avec Gabriel, je ne pouvais pas me perdre, ni esthétiquement, ni dramatiquement. Les choses se sont donc imposées à moi.

Le travail sur le son participe également à cette ambiance mouvante...

Le son fait évidemment partie intégrante de processus créatif. Lorsque nous sommes dans l'appartement de Gabriel, j'ai volontairement ajouté des bruits d'ambiance très discrets. Ils nous renseignent d'emblée sur le lieu : des pleurs d'enfant, le bruit des pas des voisins, des cris... Le spectateur sent tout de suite qu'il est dans un endroit vétuste. Concernant la musique, j'étais également très exigeant. J'ai rencontré Laurent Perez del Mar grâce à mon régisseur. Je cherchais quelqu'un capable de composer un vrai score, c'est-à-dire de décliner des thèmes, les tordre... Laurent avait composé la musique du film d'animation ZARAFÀ. Je suis tout de suite tombé sous le charme de son travail. Sa musique donne au film un souffle épique. Presque hollywoodien ! Il utilise des





©FULL HOUSE - THIBAUT GRABHER

couches électroniques et des orchestrations classiques. Nous avons décliné ses thèmes tout au long du film pour coller au climat particulier. Lorsque Jérémie Renier et Audrey Fleurot se retrouvent dans le bar, le pianiste du lieu joue un des thèmes du film. C'est un détail peu perceptible mais qui contribue à l'atmosphère oppressante. On retrouve cette répétition jusque dans la chanson pop du générique de fin. Laurent a surtout le sens du récit. Sur certaines séquences inquiétantes, il a au contraire posé une musique très mélodieuse, touchante, afin de ne pas surjouer l'émotion. Ces contrepoints permettent d'amplifier le trouble.

Si Gabriel se bat avant tout contre lui-même, vous assumez totalement l'amoralité de ses actions. N'avez-vous pas eu peur de cette noirceur ?

Concernant le choix de ses actes, je ne lui donne aucune excuse. Gabriel est un anti-héros parfait. Il est tellement bloqué intérieurement qu'il n'a plus accès à lui-même. J'ai clairement dit à Jérémie Renier dès le départ : "Gabriel est un personnage sombre, n'aie pas d'états d'âme !"

Confier le rôle à Jérémie Renier était-il une façon d'aller à l'encontre de cette noirceur ? Il a, en effet, un profil plutôt solaire...

À l'origine, j'imaginai le personnage plus vieux, proche de la cinquantaine. Et puis un jour, je vais au cinéma voir CLOCCO et je reste scotché devant le premier plan où l'on voit Jérémie flotter sur la scène porté par la foule. J'ai eu un vrai choc ! Ce côté physique m'a bluffé. En sortant du film, j'ai appelé la production : "il faut réécrire le film pour lui !". Cette façon d'utiliser son corps est une approche très Actor's Studio. C'est plus bestial que théâtral. Au début du film, Gabriel est un animal blessé donc dangereux, antipathique, dur... Au fur et à mesure, il va gagner en grâce. Jérémie s'est transformé lui-aussi pour le rôle. Il a fait beaucoup de sport. Au début du tournage, c'était une masse de muscles ! Dans les premières séquences, il dégage une puissance évidente. Ce côté physique permet ce genre de transformations et empêche de le catégoriser. À l'écran, Jérémie pourrait avoir 20, 30 ou 40 ans. On y croit.

Ce côté physique se retrouve bien sûr dans les séquences d'action ?

C'est un pur plaisir de mise en scène ! Avec Jérémie, nous étions prêts à toutes les folies. Nous nous sommes réfrénés au maximum pour ne pas tomber dans l'excès. LA CONFRÉRIE DES LARMES, c'est l'histoire d'un homme prisonnier d'un mystère qui l'engloutit peu à peu et se referme sur lui. C'est aussi, et surtout, le portrait d'un personnage qui ne cesse de courir. Plus le film avance, plus Gabriel accélère. Jérémie s'est investi pleinement. LA CONFRÉRIE DES LARMES est un film haletant au sens propre du terme. Le tournage a été à cette image, très intense, rapide...

Face à cette force de la nature, Audrey Fleurot lui renvoie une force équivalente.

J'aime les femmes qui ont du répondant, du caractère... Audrey est comme Claire, son personnage, sûre d'elle-même, elle dit ce qu'elle pense. Si elle n'a rien d'une midinette, elle est quand même ultra féminine. Claire devait pouvoir tenir tête à Gabriel. C'est la première personne qui lui dit : "Arrête tes conneries !" Vivant en Angleterre, je ne connaissais pas le travail d'Audrey. C'est ma directrice de casting qui m'a conseillé de

la rencontrer. J'ai tout de suite été sous le charme de sa joie de vivre, sa bonne humeur. De plus, sa rousseur apportait au personnage quelque chose de peu conventionnel.

Bouli Lanners en personnage maléfique est ici à contre-emploi. C'est voulu ?

Il a un côté terrien qui collait parfaitement au rôle. Au naturel, Bouli est quelqu'un de gentil, doux et blagueur. Il a apporté une folie immédiate qui nous éloignait de la caricature du méchant. Son personnage est très peu présent à l'écran, il devait donc exister immédiatement. Il me fallait un bon acteur capable de crever l'écran.

LA CONFRÉRIE DES LARMES est un film très tendu d'où respire quand même une certaine douceur. Il y a un côté Simenon New Age...

Peut-être ! On en revient à cette idée de tradition française que j'évoquais au début ! Mon boulot de metteur en scène est de canaliser les énergies pour définir une ligne claire et emmener tout le monde au même endroit. Et tant mieux, si dans le cas présent, l'endroit en question est totalement étrange.





©FULL HOUSE - THIBAUT GRABHERR

ENTRETIEN AVEC **JÉRÉMIE RENIER**

Quand et comment êtes-vous arrivé sur ce projet ?

C'était en mai 2012 au Festival de Cannes. Je présentais ELEFANTE BLANCO de Pablo Trapero. Deux des producteurs du film, Gaël Nouaille et Laurent Baudens, m'ont alors parlé de LA CONFRÉRIÉ DES LARMES et m'ont présenté Jean-Baptiste Andrea. Jean-Baptiste m'a détaillé son histoire et ses envies de cinéaste. Dans la foulée, il m'a envoyé son scénario et surtout ses deux longs métrages tournés aux États-Unis. Je trouvais son univers surprenant. Son film DEAD END, par exemple, me faisait penser à du Sam Raimi ! Quant au scénario de LA CONFRÉRIÉ DES LARMES, il m'a immédiatement captivé par son côté farfelu et extravagant qui dégageait une énergie nouvelle. J'avais tout de même des craintes, notamment à propos de mon personnage. Le profil de l'ancien flic à la ramasse a déjà été beaucoup traité à l'écran. J'avais peur de tomber dans le cliché. Jean-Baptiste m'a tout de suite rassuré : "C'est justement pour cela que je te veux dans le rôle. Tu n'as jamais incarné ce genre de personnage, je suis certain que tu sauras l'emmener ailleurs !"

LA CONFRÉRIÉ DES LARMES est un thriller à suspense, un genre très peu traité dans le cinéma français. Cet aspect a-t-il été déterminant ?

Toute l'intrigue de LA CONFRÉRIÉ DES LARMES tourne, en effet, autour d'un objet très convoité, en l'occurrence une valise dont le contenu doit rester secret. C'est vrai qu'en France, on manie très peu le suspense. Cette histoire m'a tout même fait penser à CACHÉ de Michael Haneke, où il s'agissait d'une cassette vidéo dont on ne connaissait pas la provenance. D'un point de vue personnel, c'est très excitant d'incarner un personnage comme Gabriel, une sorte de James Bond ! Enfant, quand tu rêves de devenir acteur, c'est à ce genre de héros que tu t'identifies. Le fait que Jean-Baptiste transpose un univers a priori américain en France donnait toute l'originalité à son projet. C'était risqué mais, encore une fois, la force et l'intelligence du scénario nous protégeaient de toute dérive. L'idée était de tenir en haleine le spectateur pendant 1h40 autour du contenu d'une valise.

Êtes-vous intervenu dans la préparation pour affiner certaines choses ?

Jean-Baptiste et moi avons beaucoup discuté de certains points. Je n'ai pas hésité à lui faire part de mes remarques. Nous avons fait beaucoup de lectures pour corriger des choses. Notre préoccupation était de rendre mon personnage suffisamment complexe pour l'éloigner du stéréotype.

Il fallait surtout que votre personnage garde sa part de mystère...

... Tout ce qui pouvait apparaître de trop évident concernant son histoire personnelle a été supprimé au montage. Ne pas tout connaître d'un personnage permet au spectateur de fantasmer. C'est le propre du cinéma ! J'ai vu récemment TAKEN. L'efficacité du film repose justement là-dessus. L'opacité du héros intrigue, on reste accroché à lui jusqu'au bout. Que s'est-il passé avant, que va-t-il se passer après ? Le mystère reste entier.

Comment avez-vous travaillé votre personnage ?

Après le tournage d'ELEFANTE BLANCO à Buenos Aires, je me suis arrêté pendant un an. J'ai repris le travail avec LA CONFRÉRIÉ DES LARMES. Gabriel, mon personnage, devait être très nerveux. Je m'étais donc préparé physiquement pour traduire cette énergie brute. Je devais être très affuté. Gabriel passe par deux états et deux looks différents. Au départ, il a un côté perdu avec sa barbe, ses cheveux longs et son bonnet sur la tête... Il est à la dérive mais reste quand même très actif. Il n'a pas peur et peut encore se défendre s'il le faut. Il va d'ailleurs se transformer en James Bond en un clin d'œil et connaître une ascension personnelle et matérielle fulgurante. Pour croire à cette soudaine métamorphose, je devais montrer une certaine animalité. Gabriel est capable de bondir, de courir, si un événement inattendu survient. C'est un ancien flic qui va retrouver sa niaque d'antan.

Ce côté nerveux peut-il le rapprocher d'un CLOCCO, par exemple ?

Oui d'une certaine manière, même si Claude François était surtout un maniaque dont la vie était réglée au millimètre... Gabriel, lui, est plus dans le lâcher prise. Son corps est un arc tendu au maximum qui va craquer. Je devais être en tension permanente.

L'amoralité supposée du personnage vous a-t-elle gênée ?

Le film ne traite pas l'aspect social des choses, même si c'est évidemment sous-entendu. L'une des questions que pose le film est : «Que serait-on capable de faire en échange de beaucoup d'argent ?» Gabriel y réfléchit et décide de foncer vers l'inconnu. Je n'ai pas cherché à le justifier ni à le juger, uniquement à comprendre sa détresse personnelle.

En tant que comédien professionnel, ce genre de changement brutal de statut peut aussi arriver...

C'est vrai ! Personnellement, je n'ai pas encore touché suffisamment d'argent sur un film pour m'acheter une Porsche comme Gabriel ! (rires) Il y a effectivement dans LA CONFRÉRIÉ DES LARMES un côté PRETTY WOMAN. Gabriel touche beaucoup d'argent et s'offre tout ce qu'il veut. Il se fait plaisir comme un gamin. C'est du pur fantasme ! C'est jouissif. J'ai pensé au personnage incarné par Bradley Cooper dans LIMITLESS. Il prend une drogue qui lui permet d'être brillant ! Dans LA CONFRÉRIÉ DES LARMES, il y a l'idée du vilain petit canard qui devient un cygne, jusqu'à se brûler les ailes.

Le film contient beaucoup de séquences sans dialogues, notamment lorsque Gabriel se retrouve seul dans son bureau vide. Est-ce une situation facile pour un acteur ?

Un acteur doit pouvoir s'amuser avec son corps. C'est l'un des plaisirs du jeu. Cet aspect physique du personnage m'a



©FULL HOUSE

particulièrement intéressé. Les frères Dardenne m'ont toujours fait travailler comme ça. Le corps parle avant l'esprit. Il faut pouvoir se lancer avec une certaine dose d'inconscience. La première chose que je fais pour prendre possession d'un personnage, c'est de déterminer sa posture, sa façon de se déplacer, de se regarder.

Comment s'est déroulé le travail avec Jean-Baptiste Andrea ?

En totale confiance ! Je lui proposais beaucoup de choses. C'est un enthousiaste, il a besoin de tout tenter. Il était là pour canaliser mon énergie. En termes d'action pure, nous étions sur la même longueur d'onde, toujours sur la brèche, très énergiques. En cela, on se complète très bien. Avec nous, il faut que les choses avancent, pas de place pour le relâchement. Si un imprévu nous bloque, on réagit tout de suite et on passe à la suite. C'est un réalisateur sûr de lui qui reste néanmoins ouvert à toute proposition.

Gabriel n'est pas seulement un action hero, c'est aussi un père...

Ce rapport avec sa fille est très bien vu. Il est même assez particulier. Je pensais au film KICK ASS dans lequel Nicolas Cage est très cash avec sa fille. Il lui parle comme à une adulte. Malgré son jeune âge, Mélusine Mayance qui interprète Juliette, avait déjà de l'expérience et savait très bien gérer ses émotions. De façon générale, jouer avec des enfants oblige à moins penser à soi pour aider son partenaire à s'exprimer.

Le personnage de Claire, incarné par Audrey Fleurot, renvoie à Gabriel une force libératrice. Parlez-nous de ce face à face.

Durant les lectures, la puissance d'Audrey s'est immédiatement révélée. Sa force a permis à son personnage d'exister tout de suite. Comme Jean-Baptiste et moi, Audrey est dans l'énergie, la réactivité... Nous formions un vrai trio.

LISTE **ARTISTIQUE**

Gabriel Chevalier	Jérémie Renier
Claire Foczensky	Audrey Fleurot
Juliette Chevalier	Mélusine Mayance
Le Hibou	Bouli Lanners
Matthias le Gitan	Antoine Basler
Le contremaître	Bruno Ricci
Olivier Brochard	Fabrice Michel
Frédéric	Denis Jusselin
Lydman	Luc Feit
Reno	Marco Lorenzini

LISTE **TECHNIQUE**

Un film de	Jean-Baptiste Andrea
Scénario	Jean-Baptiste Andrea et Gaël Malry
Musique originale	Laurent Perez del Mar
Premier assistant réalisateur	Cyril Pavaux
Scripte	Anne Van Hove
Photographes de plateau	Étienne Braun, Thibault Grabherr, Danièle Pierre
Directeur de la photographie	Jean-Pierre Sauvaire
Chef monteur image	Antoine Vareille
Chef monteur son	Nicolas Tran Trong
Chef opérateur du son	Marc Thill
Mixeur	Michel Schillings
Chef électricien	Jan Vandebussche
Chef décoratrice	Christina Schaffer
Chef maquilleuse	Fabienne Adam
Chef costumière	Nathalie Leborgne
Line producer	Rémi Bergman
Directeurs de production	Guy Courtecuisse, Gilles Chanial, Jean-Pierre Garrabos
Régisseur général	Julien Gayot
Producteurs	Laurent Baudens, Didar Domehri, Gaël Nouaille
Une production	Full House
En coproduction avec	Red Lion, Saga City, D8 Films, uFilm
En association avec	Backup Films, uFund
Avec la participation de	Canal+, Ciné+, D8, Cofinova 9, Soficinéma 9, Palatine Etoile 10, Fonds national de soutien à la production audiovisuelle du Grand Duché du Luxembourg
Avec le soutien du	Tax Shelter du gouvernement fédéral de Belgique et des investisseurs Tax Shelter
Ventes internationales	Films Distribution
Photographes de plateau	Étienne Braun, Thibault Grabherr, Danièle Pierre